

chrétienne. Celle-ci n'est pas une simple adhésion intellectuelle à une doctrine, mais l'accueil d'un appel et une suite dynamique de Jésus sur la route de Pâque.

Et la mission première de la communauté chrétienne est « d'appeler » tout homme aveugle, hors du chemin de la vie, à rencontrer Jésus, à se laisser illuminer par lui pour le voir et le suivre sur le chemin. Voir, croire et suivre, sont trois verbes-clés du mystère de la foi.

## **5. ENTRÉE MESSIANIQUE DE JÉSUS À JÉRUSALEM ET DANS LE TEMPLE. 11, 1-11**

11, 1a « Lorsqu'ils approchent de Jérusalem, vers Bethphagé et Béthanie, près du mont des Oliviers. »

La route de Jéricho débouchait sur le village de Béthanie, puis à celui de Bethphagé, situé sur le flanc est du mont des Oliviers. Pour la première fois dans Marc, Jésus arrive enfin à Jérusalem et va entrer dans le Temple. Et le récit de notre évangéliste va s'efforcer de nous montrer qu'il n'y vient pas en touriste ou en simple pèlerin, mais qu'il a bien conscience de la dimension messianique et donc décisive de sa démarche. Quant aux disciples, déjà effrayés après la troisième annonce de sa passion (cf. 10, 32), ils vont pressentir, de plus en plus, que des événements graves se préparent et leur inquiétude ira grandissante.

Le récit de Marc semble suivre d'assez près le déroulement historique. En particulier la fameuse procession dite des rameaux ne rassemble pas chez lui « la plus grande partie de la foule » comme chez Matthieu (cf. Mt 21, 8) mais, ce qui est plus probable, une poignée de disciples et quelques pèlerins venus à Jérusalem pour la fête. Mais Marc ne nous fait pas pour autant un reportage de l'événement, il l'interprète selon sa perspective théologique propre. Pour lui, cet événement a surtout une portée symbolique et prophétique. Jésus poursuit la formation de ses disciples et par cette mise en scène insolite – ce qui n'est guère dans ses habitudes – il veut leur manifester quelque chose de sa véritable identité.

De plus, en mentionnant cette première halte sur le mont des Oliviers, Marc veut probablement évoquer ce passage du prophète Zacharie :

«Voici qu'un jour vient [...] où le Seigneur assemblera toutes les nations vers Jérusalem [...]. En ce jour-là, ses pieds se poseront sur la montagne des Oliviers, qui fait face à Jérusalem, du côté de l'Orient [...]. En ce jour-là, le Seigneur, mon Dieu viendra, et tous les saints avec lui [...]. Et le Seigneur sera roi sur toute la terre; en ce jour-là le Seigneur sera unique et unique son nom » (Za 14, 1-9).

Chez Zacharie, ce passage est une description prophétique de la venue messianique de Dieu à la fin des temps, pour un ultime affrontement entre Jérusalem et les Nations. La communauté chrétienne de Marc, qui a longuement médité chaque événement de la vie de Jésus à la lumière de Pâque, a compris la signification de cette ultime entrée de Jésus dans la Ville Sainte, quelques jours avant le drame de sa passion.

Il est bien le roi messianique attendu par son peuple pour y instaurer définitivement le règne de Dieu. Mais le dessein de Dieu ne correspond à aucun des scénarios messianiques imaginés par les uns et les autres. C'est pourquoi cette séquence fourmille d'allusions à l'Ancien Testament qui illustrent cette entrée de Jésus dans la ville de David. Oui, à travers cette procession solennelle, mais aussi pathétique et dérisoire puisqu'elle se terminera par la mort sur la croix, il s'agit bien de l'arrivée du Roi-Messie annoncé et espéré par les prophètes bibliques.

11, 2-6 «Jésus envoie deux de ses disciples et leur dit: "Allez au village qui est en face de vous. Dès que vous y entrerez, vous trouverez un petit âne attaché, sur lequel personne ne s'est encore assis. Détachez-le et amenez-le. Si l'on vous dit: 'Que faites-vous là?' répondez: 'Le Seigneur en a besoin, mais il vous le renverra aussitôt.' Ils partirent, trouvèrent un petit âne attaché près d'une porte, dehors, dans la rue, et ils le détachèrent. Des gens qui se trouvaient là leur demandaient "Qu'avez-vous à détacher cet ânon?" Ils répondirent ce que Jésus leur avait dit, et on les laissa faire.»

Marc nous détaille assez longuement les préparations de la procession. C'est la première et la seule fois, dans les Évangiles, où on voit Jésus se prêter à ce genre de manifestation populaire, officielle de sa « royauté messianique ». Il prend lui-même l'initiative de cette entrée qu'il prépare avec un soin tout particulier, comme pour la célébration pascalle (cf. 14, 12-16).

Jésus a donc conscience d'accomplir un geste prophétique dont les disciples ne comprendront toute la portée que beaucoup plus tard. Les consignes qu'il donne aux deux disciples peuvent nous étonner : comment peut-il les envoyer dans un village qu'ils ne connaissent pas pour prendre l'ânon de quelqu'un qu'ils n'ont jamais vu. Et de fait tout se passe comme Jésus l'avait prévu ! Le but de ce récit est de montrer que Jésus maîtrise parfaitement les événements. Il sait où il va. Il n'est pas pris au dépourvu et il ne se dérobe pas à sa mission. Et en choisissant sa monture, « un ânon que personne au monde n'a encore monté », il renforce le caractère sacré de la démarche qu'il accomplit. En effet, ce choix n'est pas sans évoquer un autre passage messianique du prophète Zacharie :

« Réjouis-toi largement, fille de Sion !  
 Crie à pleine voix, fille de Jérusalem.  
 Dites à la fille de Sion : Voici que ton Roi vient vers toi.  
 Il est juste et victorieux (sauveur),  
 humble et monté sur un âne, sur un ânon, le petit d'une ânesse.  
 Ce roi fera disparaître d'Ephraïm la cavalerie et de Jérusalem les chevaux ;  
 l'arc de guerre disparaîtra  
 et il proclamera la paix aux nations » (Za 9,9-10).

Jésus est bien le Messie davidique qui prend symboliquement possession de sa ville pour y instaurer la paix universelle. Il ne monte pas sur un cheval comme un roi guerrier et riche, mais sur l'humble monture traditionnelle des patriarches et des gens du peuple.

Notons aussi que Jésus dit aux deux disciples chargés des préparatifs : « Si quelqu'un vous vous dit quelque chose, vous

répondrez : “Le Seigneur en a besoin!” » Expression insolite, puisque c’est la seule fois que Jésus est ainsi appelé chez Marc. Ce titre, réservé à Dieu ou au Roi-Messie dans la Bible grecque, est celui que l’Église primitive donnera au Christ ressuscité pour souligner sa royauté universelle. Nous avons donc ici un indice supplémentaire qui nous montre que Marc et sa communauté ont bien compris le message prophétique de Jésus : c’est bien lui le roi messianique tant espéré qui vient instaurer le règne de Dieu, mais son trône de gloire sera une croix ! Ce Dieu-roi fera éclater sa puissance dans l’humiliation la plus totale, par le don de sa vie.

Lui, le Fils de David, qui entre dans sa ville pour libérer son peuple, sera enchaîné, injurié et crucifié entre deux brigands ! Lui, ce Dieu-roi qui vient donner la vie, sera mis à mort. Voilà le roi, le « Seigneur » que les chrétiens acclament ! Ce Dieu-roi ne veut régner que par la puissance de son amour.

10, 7-10 « Ils amenèrent le petit âne à Jésus ; le couvrirent de leurs manteaux, et Jésus s’assit dessus. Alors beaucoup de gens étendirent leurs manteaux sur le chemin, d’autres, des feuillages coupés dans les champs. Ceux qui marchaient devant et ceux qui suivaient criaient : “Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit le Règne qui vient, celui de David, notre père. Hosanna au plus haut des cieux !” »

Une fois l’ânon amené à Jésus, on organise une sorte de procession. Marc demeure imprécis par rapport à ceux qui étendent des vêtements ou des feuillages sur la route (« beaucoup de gens ») mais, manifestement il ne s’agit pas des foules de Jérusalem ! Certains marchent devant lui et d’autres le suivent.

En fait, selon la perspective catéchétique de Marc, cette procession messianique a déjà commencé depuis le passage du Jourdain (10, 46). Depuis Jéricho, l’itinéraire de Jésus est une discrète évocation de l’entrée du peuple de Dieu en Terre Promise, dernière étape de l’Exode. Et la Pâque de Jésus, nouveau Moïse, qui marche en tête de son peuple, sera le vrai passage vers la véritable Terre Promise, la terre de liberté, le Royaume de Dieu.

Ceux qui entourent Jésus crient : « Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Cette acclamation est un écho d'un psaume messianique (Ps 118, 25-26) qui était chanté au cours de la liturgie de la Fête des Tentés. Nous avons déjà fait allusion à cette fête à propos du récit de la Transfiguration (cf. 9, 5). Les huttes de branchages construites à cette occasion rappellent au peuple juif que leurs ancêtres étaient des nomades, errant de campement en campement, et dont le présent et l'avenir étaient totalement entre les mains de Dieu.

Au cours de cette Fête, on célèbre aussi la royauté universelle de Dieu, on renouvelle l'espérance de sa propre venue ou celle de son Messie. A l'époque de Jésus, le dernier jour de cette Fête, une grande procession remontait depuis la fontaine de Siloé jusqu'au Temple, évoquant ce retour de Dieu-Roi dans son Temple, et au cours de laquelle on chantait les psaumes du Règne de Dieu sur Israël. On agitait des branches d'arbres (loubab) en faisant sept fois le tour de l'autel que l'on aspergeait avec l'eau recueilli à Siloé, et en chantant justement ce psaume 118 qui a été souvent médité et réinterprété par la communauté chrétienne après Pâque, dont le fameux verset cité par Marc :

« Voici le jour que fit le Seigneur  
 jour d'allégresse et de joie  
 De grâce Seigneur, donne le salut (Hosanna!) <sup>1</sup>  
 Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient...  
 Dieu, le Seigneur, nous illumine.  
 Rameaux en main, formez vos cortèges,  
 jusqu'aux cornes de l'autel » (Ps 118, 24-27).

On scandait, en dansant, cette acclamation liturgique chargée d'espérance : « Donne-nous Seigneur le salut » c'est-à-dire « donne le bonheur définitif, celui de vivre pour toujours avec toi ».

---

1. Ce « donne le salut » traduit le mot hébreu : *hoshi'ana* qui signifie : « Sauve donc ». Ce cri d'espérance deviendra : « Hosanna », un chant d'acclamation liturgique de la communauté chrétienne primitive pour qui le jour de Pâque est devenu « ce jour du salut de Dieu », puisque le Christ ressuscité a accompli cette immense espérance messianique.

(Zacharie annonçait que ce Règne de Dieu s'étendrait à toutes les Nations qui monteraient en pèlerinage à Jérusalem pour la grande fête des Tentes (cf. Za 14, 16-19). Marc ajoute, au verset d'acclamation du psaume 118, un verset qui lui est propre et qui lui sert à commenter le sens qu'il donne à cette citation : «Béni soit le Règne (ou le Royaume) qui vient, le règne de David notre Père! Hosanna au plus au haut des cieux!»

Cette entrée de Jésus à Jérusalem est bien une véritable célébration liturgique : celle de l'intronisation du Roi-Messie, Fils de David, qui est venu établir son règne. Il est l'héritier véritable qui accomplit la promesse de Nathan à David (cf. 2 S 7,12-16; Is 7, 13-14). Il instaure définitivement la Royauté espérée, mais d'une manière totalement inattendue. Ces honneurs sont mérités, mais ils apparaissent dérisoires quand on sait que Jésus marche vers sa mort.

11, 11 «Jésus entra à Jérusalem, dans le Temple. Il parcourut du regard toutes choses et, comme c'était déjà le soir, il sortit pour aller à Béthanie avec les Douze.»

L'entrée à Jérusalem s'achève dans le Temple qui est le cœur de la Ville et donne une signification particulière à Jérusalem. La conduite de Jésus y paraît assez énigmatique. Marc est le seul à nous décrire le regard circulaire de Jésus qui semble examiner ce qui se passe au Temple, et repart finalement sans dire un mot. Faut-il y voir une sorte de prise de possession silencieuse? Quoi qu'il en soit, on sent que quelque chose de grave se prépare. Le malaise qui plane sur l'ensemble du récit de Marc se transforme à partir de ce verset en inquiétude ouverte.

Mais chez Marc, contrairement au récit de Matthieu, Jésus n'agira dans le Temple que le lendemain où vont se situer la plupart des controverses de la section suivante (Mc 12), alors que le discours sur les derniers temps se fera en regardant le Temple (Mc 13).

Marc ne développe pas, comme l'évangéliste Jean l'opposition thématique des ténèbres et de la lumière, mais la petite incise, ici : «comme c'était déjà le soir» n'est pas anodine! Nous avons déjà

fait remarquer que Marc fait allusion «à l'heure du soir» à des moments-clefs de la révélation du mystère de Jésus. Et à partir de ce verset, cette expression-clignotante devient plus insistante puisqu'on la retrouvera cinq fois au cours de l'itinéraire de la Passion de Jésus (cf. 11, 10-19; 13, 35; 14, 17; 15, 42).

Puis Jésus «sortit» pour se rendre à Béthanie avec les Douze. On peut voir dans ce retour à Béthanie soit une mesure de prudence de la part de Jésus, qui se sait épié à l'intérieur de l'enceinte de la ville, soit le signe d'une rupture avec le lieu de culte officiel de son peuple fermé à l'ultime révélation. Les Douze ont dû se poser bien des questions à propos de cette entrée triomphale que Jésus a lui-même organisée et qui tourne court! Ce n'est pas comme puissant de ce monde que Jésus établira le règne de Dieu mais par une autre voie qui n'a pas fini de poser bien des questions aux hommes!

## 6. PAROLE PROPHÉTIQUE SUR LE FIGUIER. 11, 12-14

11, 12-14 «Le lendemain, quand ils quittèrent Béthanie, il eut faim. Voyant de loin un figuier qui avait des feuilles, il alla voir s'il trouverait quelque chose; mais, en s'approchant, il ne trouva que des feuilles, car ce n'était pas la saison des figues. Alors il dit au figuier: "Que jamais plus personne ne mange de tes fruits!" Et ses disciples avaient bien entendu.»

Le lendemain matin, Jésus quitte à nouveau Béthanie pour se diriger vers Jérusalem. Comme il a faim, il se dirige vers un figuier pour, suppose-t-on, y trouver quelque fruit. En fait il n'y trouve que des feuilles, pour la bonne raison que nous ne sommes qu'en avril et que les figues de la région ne mûrissent pas avant juin. D'ailleurs Marc a soin de préciser: «car ce n'était pas la saison des figues»! Et voilà que Jésus menace ce figuier de stérilité définitive!

Comme il ne peut s'agir d'un simple caprice de Jésus, cette scène contient probablement un sens caché qu'il faut découvrir en fonction de son contexte pour pressentir ce que veut dire Marc.

Jésus a faim ! Cette faim exprime probablement le désir ardent de Jésus de se faire reconnaître par son peuple pour ce qu'il est vraiment. Et il s'approche du figuier, comme il s'est approché de Jérusalem, la veille, pour « voir » s'il y trouverait quelque chose. La scène de rupture dans le Temple de la séquence suivante va manifester l'aveuglement et le rejet de son peuple qui ne porte pas les fruits qu'il aurait dû produire.

Jésus accomplit donc ici un acte prophétique, une parabole en actes qui ne peut être saisi par le lecteur, une fois de plus, que dans lumière de l'Ancien Testament où le figuier (comme la vigne) sont des symboles du peuple d'Israël qui fructifie ou dépérit en fonction de sa fidélité ou de son infidélité à l'Alliance (cf. Is 5, 1-7). Et la parole de Jésus : « Que jamais plus personne ne mange de tes fruits ! » est probablement un écho d'un passage du prophète Jérémie : « Je voudrais récolter chez eux, déclare le Seigneur, mais je ne trouve point de raisin sur la vigne ni de figes sur le figuier ; même les feuilles sont flétries » (Jr 8, 13 ; cf. aussi Mi 7, 1-2 ; Os 9, 10 ; Ha 3, 17).

Le rejet de Jésus comme Messie atteste la stérilité, l'infécondité du peuple de l'Alliance incapable de porter le fruit de la foi. Jésus est le Messie attendu, le Règne de Dieu qu'il inaugure en sa personne au cœur même de Jérusalem, mais son peuple ne sait pas le voir. Tel est le contexte biblique qui permet de comprendre cette scène qui n'est ni le récit d'un miracle ni une fantaisie de Jésus, mais bien un geste prophétique. Jésus s'approche de ce figuier, symbole du peuple d'Israël, qui aurait dû porter du fruit en accueillant jusqu'au bout la révélation de Dieu. Il signifie symboliquement ce drame à ses disciples afin de les préparer au sens des gestes qu'il va accomplir dans le Temple. Puisque ce peuple refuse de puiser à la vie apportée par Jésus, il devient stérile.

Marc conclut cette scène prophétique en commentant : « Et ses disciples avaient bien entendu » sans comprendre pour l'instant la portée ces paroles, car ce qui est en jeu ici c'est le culte du Temple qui sera désormais dépassé. Jésus a faim de révéler le nouveau culte de Dieu. Mais gardons nous de faire de ce récit



une charge antisémite ! Car si les Évangiles l'ont conservé, c'est parce que cette résistance au message de Jésus, accomplissement des promesses de Dieu, se rencontre partout : chez les juifs, chez les païens et même dans la communauté chrétienne !

## 7. LA PURIFICATION DU TEMPLE. 11, 15-19

11, 15-16 « Ils arrivèrent à Jérusalem. Entré dans le Temple, Jésus se mit à expulser ceux qui vendaient et ceux qui achetaient dans le Temple. Il renversa les comptoirs des changeurs et les sièges des marchands de colombes, et il ne laissait personne transporter quoi que ce soit à travers le Temple. »

Cette fois-ci Jésus « entre » dans le Temple non pour défouler une quelconque agressivité mais pour accomplir un geste prophétique. Il va y manifester son autorité messianique et le sens profond de sa mission qui entraînera un bouleversement radical de la manière de concevoir et de vivre le culte envers Dieu. « Etant entré dans le Temple ». Par ce terme, Marc désigne ici l'ensemble des parvis autour du sanctuaire central : le parvis des païens, ouvert à tous, puis la zone réservée aux juifs avec le parvis des femmes, le parvis des hommes, le parvis des prêtres et enfin le Saint des Saints où ne pouvait pénétrer que le grand Prêtre une fois par an.

Au moment des grandes fêtes, surtout celle de Pâque, des pèlerins de tous les pays affluaient. Or comme la monnaie romaine, qui servait habituellement à toutes les transactions commerciales à l'intérieur du pays, était considérée comme une monnaie impure, seul l'argent juif était admis dans le Temple. Il était donc nécessaire d'échanger toutes les monnaies étrangères des pèlerins de la diaspora. Ce qui explique le nombre de changeurs sur le grand parvis des païens où se trouvaient également des commerçants qui vendaient les offrandes rituelles : chèvres, colombes, céréales...

Tolérée par certains, cette agitation de marché dans le parvis était considérée par les juifs pieux comme une profanation. C'est aussi manifestement l'opinion de Jésus qui avait déjà observé, la veille au soir, ce mélange de piété et de commerce dont tout le

monde finalement s'accommodait. Les « marchands du Temple » ne datent pas d'aujourd'hui !

Jésus se met donc en colère et se met à chasser vendeurs et clients, à renverser les tables des changeurs, les étals et les sièges des commerçants. Marc ajoute : « et il ne laissait personne traverser le Temple en portant n'importe quoi ». Ce qui signifie que Jésus estime que même le vaste parvis des païens n'est pas tout à fait un espace profane, au point d'en faire un raccourci pratique pour transporter, par exemple, ses provisions au retour du marché ! (Cf. Mal 3, 1-2).

11, 17 « Il enseignait, et déclarait aux gens : "L'Écriture ne dit-elle pas : Ma maison sera appelée maison de prière pour toutes les Nations ? Or vous, vous en avez fait une caverne de bandits." »

Ce comportement de Jésus, qui purifie symboliquement le Temple, est dans la continuité de la protestation de nombreux prophètes bibliques qui fustigent souvent la bonne conscience de ceux qui offrent des sacrifices mais dont le cœur est loin de l'Alliance de Dieu. Son geste est un « enseignement » en actes qu'il explicite par la parole. En fait, la citation que Marc met sur les lèvres de Jésus est composite : elle réunit des passages des prophètes Isaïe et Jérémie.

Isaïe annonce l'universalité du culte du Seigneur. Des temps nouveaux viendront au cours desquels Juifs et païens seront à égalité devant Dieu et où tout homme qui accueillera l'Alliance de Dieu pourra être considéré comme faisant partie du peuple élu :

« Les fils d'étrangers qui se sont attachés au Seigneur pour le servir,  
pour lui rendre un culte et aimer son Nom, devenir ses serviteurs,  
tous ceux qui observent le sabbat sans le profaner,  
fermement attachés à mon Alliance,  
je les conduirai sur ma montagne de sainteté  
et les comblerai de joie dans ma Maison de prière.  
Leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel,  
car ma Maison sera appelé Maison de prière  
pour toutes pour les Nations » (Is 56, 6-7).

Marc, et lui seul, a bien soin de citer la finale de ce passage d'Isaïe : « pour toutes les Nations ». Car pour lui, la nouveauté n'est pas que la Maison du Seigneur sera uniquement consacrée à la prière mais, que par Jésus qui inaugure un culte nouveau et universel, elle sera ouverte à toutes les Nations. Quand à la seconde partie de l'enseignement de Jésus, elle s'inspire directement du prophète Jérémie qui insiste sur la nécessaire cohérence entre les œuvres et le culte rendu à Dieu : « Est-ce un repaire de brigands, cette Maison sur laquelle est invoqué mon Nom » (Jr 7, 11 ; cf. aussi Néh 13, 4-9 ; Is 1, 11-17).

Comme les prophètes, Jésus a donc le souci d'une religion authentique, intérieure et non simplement formelle, mais pour Marc, il a surtout conscience d'être celui qui purifie définitivement la « Maison de Dieu » et instaure le culte nouveau et universel « en esprit et en vérité » (cf. Jn. 4, 23), fondé sur la foi, une vie droite et juste, et une relation personnelle, filiale et cordiale avec Dieu. Par son incarnation, sa vie tout entière vouée à la gloire du Père, Jésus supprime le fossé entre la vie cultuelle et la vie quotidienne, entre monde sacré et monde profane. Désormais la vie et l'activité de tout homme, même païen, peuvent devenir un hommage, un « culte spirituel » rendu à Dieu.

Nous avons vu que Jésus « ne laissait personne transporter d'objet à travers le Temple », en particulier en traversant la vaste esplanade du parvis des païens. En suggérant que ce parvis est aussi une enceinte sacrée, Marc laisse peut-être entendre que désormais il n'y a plus de différence entre juifs et non-juifs pour s'approcher de Dieu, car Jésus est venu abattre les barrières entre Juifs et païens. Plus personne n'est exclu du culte rendu à Dieu. (Rappelons que tout autour du Temple s'élevait une balustrade (soreg) où des inscriptions en grec et en latin interdisaient aux non-juifs de franchir ces barrières sous peine de mise à mort.) En filigrane, nous pouvons aussi pressentir la situation des communautés chrétiennes qui prendront de plus en plus de distance par rapport au Temple et à la synagogue.

11, 18-19 « Apprenant cela, les grands prêtres et les scribes cherchaient comment le faire mourir. En effet, ils avaient peur de lui, car toute la foule était frappée de son enseignement. Et quand le soir tomba, Jésus et ses disciples s'en allèrent hors de la ville. »

Dans son récit, Marc nous rapporte l'événement en trois temps : le geste de Jésus, le commentaire qu'il en donne lui-même à la foule et la réaction des prêtres et des scribes. Comme il fallait s'y attendre, le comportement de Jésus est considéré comme une provocation et accroît la rupture avec les autorités religieuses. Les milieux sacerdotaux de Jérusalem vont désormais chercher comment se débarrasser de lui sans amener l'opinion qui lui est favorable. Les menaces se précisent de plus en plus dans le récit de Marc.

« Le soir venu », lui et ses disciples sortent de la ville, sans doute pour revenir à Béthanie. Cette sortie « hors de la ville » est une sage précaution, compte tenu de la tension ambiante, mais elle signifie surtout une rupture. Marc tient aussi à montrer que Jésus est maître des événements et, son heure n'étant pas encore venue, il prend ses distances avec Jérusalem.

## 8. LE FIGIER DESSÉCHÉ. LA FOI ET LA PRIÈRE. 11, 20-25

11, 20-22 « Le lendemain matin, en passant, ils virent le figier qui était desséché jusqu'aux racines. Pierre, se rappelant ce qui s'était passé, dit à Jésus : "Rabbi, regarde : le figier que tu as maudit est desséché." Alors Jésus prenant la parole, leur dit : "Ayez foi en Dieu !" »

Le lendemain matin, sur le chemin de Béthanie-Jérusalem, « ils virent le figier desséché jusqu'aux racines ». Les deux scènes, concernant le figier, se correspondent par-dessus l'épisode du Temple (11, 12-14 et 20, 21). Le récit peut étonner, car les disciples n'ont certainement pas creusé la terre pour constater le dessèchement des racines !

Mais si Marc force le trait, c'est pour nous inviter justement à dépasser la matérialité du figuier pour y découvrir une parabole en actes. Ce figuier, nous l'avons vu, est le symbole du peuple d'Israël qui n'a pas donné les fruits que le Seigneur espérait pour nourrir la faim spirituelle des hommes. Son dessèchement « jusqu'aux racines » est peut-être aussi une annonce prophétique anticipée de la ruine du Temple de Jérusalem, « racine de la foi » de ce peuple. À Pierre qui s'étonne de l'efficacité de la parole de Jésus, celui-ci répond : « Ayez foi en Dieu ! » Le signe qu'il vient d'accomplir est un signe de sa confiance en Dieu et donc une invitation à croire en la puissance de la foi. Marc a déjà souligné, à plusieurs reprises, la force de la foi (cf. 5, 34.36 ; 9, 23 ; 10, 52).

11, 23 « “Amen, je vous le dis : quiconque dira à cette montagne : Enlève-toi de là, et va te jeter dans la mer, s'il ne doute pas dans son cœur, mais s'il croit que ce qu'il dit arrivera, cela lui sera accordé ! ” »

Marc accroche ici un petit discours composé de quelques paroles de Jésus reliées entre elles par des mots-crochets qui ont la même racine (amen, croire, foi). Ce qui explique leur rapprochement rédactionnel. Pour illustrer son propos sur la puissance de la foi, Jésus utilise l'image de la montagne déplacée dans la mer (peut-être fait-il allusion au mont des Oliviers proche de la mer Morte).

« Cette montagne » est en fait la figure symbolique de tout obstacle, épreuve, tentation, impasse personnelle ou collective, vaincu par la foi. Tout croyant qui, comme Jésus, manifeste une confiance inconditionnelle en Dieu, sera lui aussi capable d'accomplir des gestes ou des signes aussi forts que celui qu'il vient de réaliser par rapport au figuier. L'amour de Dieu est une puissance libératrice dans le cœur de celui qui croit. L'expérience de la vie chrétienne ne montre-t-elle pas que « l'amour fait des miracles » ?

11, 24 « C'est pourquoi, je vous le dis : tout ce que vous demandez dans la prière, croyez que vous l'avez obtenu, et cela vous sera accordé. »

Dans son récit, Marc n'a pas encore beaucoup évoqué les paroles de Jésus à propos de la prière, ni même fait allusion à l'enseignement du Notre Père. Il passe donc de la foi en général pour aborder brièvement ce thème de la prière qui est, d'une certaine manière, un acte de foi par excellence. Mais le contexte de Marc nous invite à lire ce petit enseignement sur la prière à la lumière de la purification du Temple, symbole de la prière qui aurait dû être ouvert à tous les païens.

Le Temple va disparaître, dépassé (comme le figuier desséché). Désormais le vrai Temple de la prière sera le « cœur » de celui qui croit et la communauté chrétienne qui prie en « esprit et vérité ». La première condition de l'efficacité de la prière n'est ni le lieu ni le rite en lui-même, mais la qualité de la foi qui s'ouvre à la présence agissante de Dieu. Cela ne signifie pas que Dieu exaucera, automatiquement et immédiatement, l'objet précis de ma demande, mais le désir profond de mon cœur que cette demande exprime et qui est souvent caché à mes propres yeux. Car quand l'enfant demande quelque chose à sa mère, il manifeste qu'il a surtout besoin d'être aimé.

11, 25-26 « Et quand vous vous tenez en prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père qui est aux cieux vous pardonne aussi vos fautes. »

Désormais, le lieu essentiel de la prière n'est plus le Temple mais la communauté fraternelle, où est vécu le pardon. Jésus marque ainsi un lien étroit entre l'efficacité de notre prière et la qualité de nos relations fraternelles, en particulier du pardon qui est le signe que nous vivons réellement de l'amour du Père. C'est d'ailleurs le seul passage de Marc où Jésus déclare explicitement que son Père est aussi le nôtre. La foi est cette ouverture du cœur qui accueille l'amour libérateur et créateur du Père, source de l'efficacité de la prière et de la qualité de nos relations. La qualité de nos relations – et donc notre capacité de pardonner – est le baromètre le plus sûr de notre vie de foi.

**9. PREMIÈRE CONTROVERSE. L'AUTORITÉ DE JÉSUS CONTESTÉE. 11, 27-33**

11, 27a « Jésus et ses disciples reviennent à Jérusalem. »

Marc, pour la troisième fois, souligne une entrée de Jésus à Jérusalem et même au Temple (cf. 11, 11.15) qu'il ne quittera que pour aller sur le mont des Oliviers où il prononcera son « discours eschatologique » (13, 1s). Dans le Temple même de Jérusalem, il va nous faire assister à une série de cinq controverses entre Jésus et les grands prêtres, les scribes, les Anciens, les Hérodiens et les Sadducéens. Ultimes confrontations de Jésus avec l'ensemble des autorités officielles du judaïsme et aussi les grandes tendances religieuses de son peuple qui signeront son arrêt de mort. De fait, le récit prend des allures de procès. Jésus est mis en demeure de rendre compte de ses actes. Les questions iront en crescendo pour culminer avec celle de sa messianité comme Fils de David.

11, 27b-33 « Et comme Jésus allait et venait dans le Temple, les grands prêtres, les scribes et les anciens vinrent le trouver. Ils lui demandaient : "Par quelle autorité fais-tu cela ? Ou alors qui t'a donné autorité pour le faire ?" Jésus leur dit : "Je vais vous poser une seule question. Répondez-moi, et je vous dirai par quelle autorité je fais cela. Le baptême de Jean venait-il du ciel ou des hommes ? Répondez-moi." »

Ils se faisaient entre eux ce raisonnement : "Si nous disons : 'du ciel', il va dire : 'Pourquoi donc n'avez-vous pas cru à sa parole ?' Mais allons-nous dire : 'Des hommes ?' Ils avaient peur de la foule, car tout le monde estimait que Jean était réellement un prophète. Ils répondent donc à Jésus : 'Nous ne savons pas !' Alors Jésus leur dit : 'Moi, je ne vous dis pas non plus par quelle autorité je fais cela.' » »

La première question mise en avant par ses adversaires concerne le fondement de son autorité. « Qui t'a donné autorité pour faire cela ? » En clair : « Agis-tu en ton nom propre ou bien as-tu reçu ce pouvoir d'un autre et de qui ? » L'expulsion des marchands du Temple par Jésus est en effet considérée comme un abus de pouvoir, car seul le commandant du Temple est chargé de l'ordre à

l'intérieur de l'enceinte sacrée. Mais, à travers ce geste, c'est toute l'activité de Jésus qui est ici mise en cause.

Jésus ne répond pas directement à la question. Il ne dit rien de précis sur sa personne ou sa mission. Probablement estime-t-il que c'est inutile car ses interlocuteurs ne sont pas prêts à l'écouter et sont déjà résolus à le supprimer (cf. 11, 18). Il inverse le débat en posant lui-même une question. Il ne s'agit pas d'une ruse diplomatique, car il sait parfaitement qu'il sera exclu comme il l'a déjà annoncé plusieurs fois, mais il veut les mettre devant leur conscience, et dévoiler ainsi l'endurcissement de leur cœur. Il les invite donc à prendre publiquement position sur le baptême de Jean Baptiste, sachant que toute prise de position par rapport au Précurseur est déjà une manière de se situer par rapport à lui, Jésus! En les renvoyant au témoignage du Baptiste, il confirme indirectement sa propre mission.

Il transforme donc la question d'autorité en question de foi. Et Marc montre, qu'en ce domaine, les foules étaient plus ouvertes et plus clairvoyantes que ces interlocuteurs officiels, «car tous pensaient que Jean était réellement un prophète.» La question de Jésus sur l'authenticité de la mission du Baptiste les met mal à l'aise, car ils avaient peur de la foule. Ils manifestent ainsi qu'il sont plus préoccupés de leur réputation auprès des foules que de la vérité. Ils préfèrent donc se dérober à la question et répondent: «Nous ne savons pas.» Dérobade qui les juge et démasque leur mauvaise foi.

## 10. LA PARABOLE DES VIGNERONS HOMICIDES. 12, 1-12.

12, 1-5 «Jésus se mit à leur parler en paraboles. "Un homme planta une vigne, il l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et y bâtit une tour de garde. Puis il loua cette vigne à des vigneron, et partit en voyage. Le moment venu, il envoya un serviteur auprès des vigneron pour se faire remettre par eux ce qui lui revenait des fruits de la vigne. Mais les vigneron se saisirent du serviteur, le frappèrent et le renvoyèrent les mains vides. De nouveau, il leur envoya un autre serviteur; et celui-là